

Il n'y a pas de film marquant...

Jacques Leduc

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

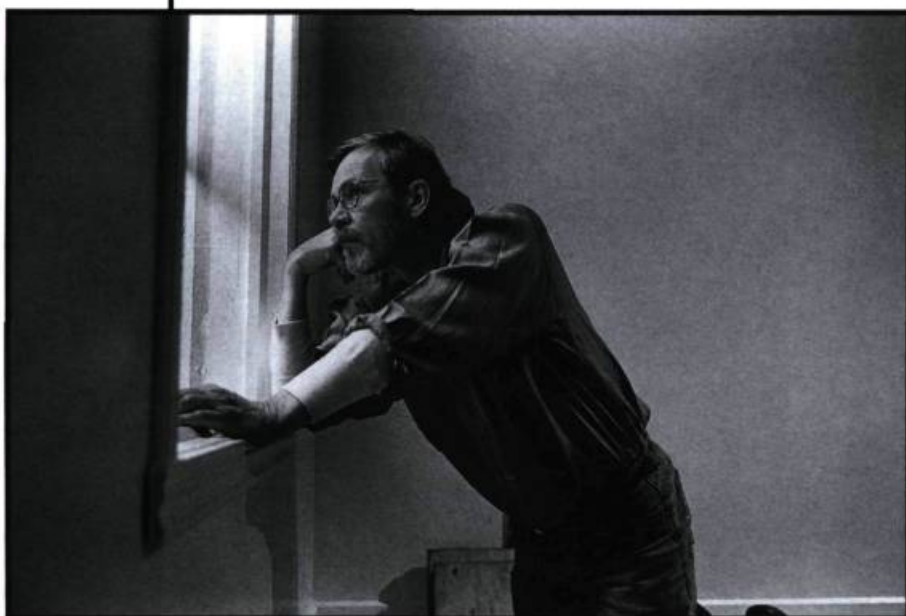
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, J. (2000). Il n'y a pas de film marquant.... *24 images*, (100), 38–38.

IL N'Y A PAS DE FILM MARQUANT...



© BERTRAND CARRIÈRE

Mille neuf cent quarante-six, paroisse Saint-Alphonse-d'Youville, près de la ligne des tramways, un sous-sol d'église, sur l'écran un train en feu, et Lassie qui sauve des vies.

Fade out.

Mille neuf cent quarante-six encore, un autre sous-sol, un film en noir et blanc au sujet d'un pyromane, et je me souviens comme si c'était hier des images de ce pyromane qui guette (qui jouit?) derrière les buissons.

Fade out.

Parenthèse: c'est troublant, aujourd'hui, de repenser à ces premiers films et qu'il y ait le feu dans chaque cas... Sujet d'analyse! Ce ne sont pas des films marquants, d'aucune manière, comme ne le sont pas ces autres films, vus quand j'avais six ou sept ans, avec Bobby Breen, le Joselito de l'époque. Fin de cette parenthèse.

Cut

Fade in.

Ottawa. 1951 ou 52. Cinéma Glebe. *L'aventure du Kon Tiki*, de Thor Heyerdahl. Ma grande sœur m'y amène en début de matinée, m'y dépose plus exactement. Fasciné, j'y passe la journée à voir et revoir l'odyssée de ce radeau, sur le Pacifique entre le Pérou et l'Orient. Elle vient me chercher en soirée, morte d'inquiétude!

Non, il n'y a pas de film marquant, il n'y a que des films qui ont joué, chacun à sa façon, un rôle déterminant, et ce depuis fort longtemps. Quand les films ont commencé à me marquer, déjà je voulais faire du cinéma, et je connaissais la géographie des westerns par cœur: je connaissais Monument Valley, Desert Valley et Tombstone.

Plus tard, au ciné-club du collège, qu'animaient Jean Pierre Lefebvre (qu'il soit ici salué), j'ai vu *Rome, ville ouverte*, mais

j'avais déjà 17 ans et mes choix étaient faits. Mais voilà un film marquant, et bien que mon ignorance de la guerre, et du rôle de l'Italie, fût totale, l'émotion et le côté «vraie vie» ne m'échappaient pas: c'était aussi vrai que le *Kon Tiki*.

Puis, en 1960, quand j'ai vu *À bout de souffle*, je me suis dit — erronément d'ailleurs — que le cinéma était à ma portée et que mes ambitions de jeune adolescent étaient réalisables. Godard rendait le cinéma facile (vieillir m'aura enseigné le contraire), donc faisable. (Le génie du cinéaste, du poète, consiste en cela aussi, de rendre apparemment facile ce qui ne l'est pas forcément... mais ça, c'est une autre histoire!).

Aujourd'hui les films qui marquent sont les mêmes que ceux qui m'ont marqué, et je revois avec autant de ravissement pour la énième fois *Huit et demi* de Fellini ou *Cheyenne Autumn* de John Ford...

Mais je pense, en fin de compte, que les films marquants ne sont pas nécessairement le fait de grands cinéastes. Ce sont plutôt les films qui ont marqué la conscience de la jeune personne que j'étais quand ils m'ont marqué. Et qui ont fait ce que je suis devenu, *for better or for worse*.

Jacques Leduc